

Jean-Loup Trassard

Passagers de la transparence

Des bovins remplissent d'un mur à l'autre toute la place, il y a une belle photographie agrandie dans l'escalier de pierre qui montre ce que pouvaient être les foires : têtes et croupes de bovins, têtes d'hommes, mais serrées incroyablement et jusqu'au ras des maisons qui font les quatre côtés d'une longue place de village. Maintenant la Saint-Luc a lieu sur la lande. Au retour d'une réunion préparatoire à la mairie, dans les tournants de la Manche, à la radio de bord une voix lisait un récit :

*« Frère Jacques,
Frère Jacques,
Dormez-vous ?
Dormez-vous ?*

C'est là l'éternelle chanson du bateau.

C'est là ce que chantent les machines du Diderot, quittant Vancouver, Colombie britannique, le 7 novembre 1947 à minuit, en partance pour Rotterdam.

*Sonnez les matines !
Sonnez les matines !
Ding dang dong
Ding dang dong...*

Pluie, pluie et sombre ciel tout le long du jour. »

Voilà une chanson détestée pendant l'enfance. Elle faisait peur, à cause de l'austérité peut-être du moine tirant la cloche sur l'illustration en face des quelques portées.

« A l'avant un pétrel tué par l'orage, aux pattes bleues comme une chauve-souris.

Au large les côtes de l'Oregon.

Des centaines de mouettes blanches. L'équipage les nourrit... »

Il pleut sur la voiture, tournants de la Manche toujours, « tandis que la chaudière du navire répète Frère Jacques, Frère Jacques, dormez-vous, dormez-vous, et qu'un unique pétrel solitaire plane, tourne en rond, se détache sur la terrible côte violette... »

Ce bateau breton, le *S.S. Diderot*, longe les côtes américaines dans l'océan Pacifique avant de prendre le Panama pour rentrer en Europe. A son bord, quatre ou cinq passagers parmi lesquels le narrateur, Sigbjörn Wilderness, et sa femme Primrose. Ce narrateur est écrivain, il commence un roman dont le personnage s'appelle Martin Trumbaugh et tantôt il est lui-même, Sigbjörn, tantôt il est Martin, et tous deux apprécient que le

capitaine les invite à boire. Un commentaire précise qu'il s'agit d'un récit de Malcolm Lowry, lequel tresse là un rugueux cordage, mêlant au journal de navigation ses souvenirs du Mexique, à l'état du ciel et de l'eau des considérations sur l'équipage et les deux chats qui sont à bord, aux rêves et inquiétudes de Sigbjörn (ou de Martin, Primrose étant la femme des deux) la fiche en deux langues que doivent remplir les « Passagers en Transit par ou à destination de la Zone du Canal de Panama » et les différents écriteaux qui se trouvent dans le bateau, par exemple d'inquiétants conseils de sécurité.

Il pleut encore, vers la maison en Mayenne, cent kilomètres, comme on se lave les mains, la mémoire immédiate essaie de se laver des personnes phrases chiffres soucis supportés tout à l'heure pour « les affaires » et la pensée s'offre toute aux embruns tandis que par radio la nouvelle me parvient, enfermé dans la voiture... « nous franchissons le détroit d'Anegada et arrivons dans l'Atlantique... à partir de maintenant nous taillons notre route dans l'océan Occidental... Longue, profonde houle... ».

Sur les tournants mouillés, toujours un peu vite, ruban reflétant le ciel gris, la voiture chasse de l'arrière. « Primrose affirme que ce bateau lui fait peur, dont les différents éléments furent assemblés pendant la guerre, par des fabricants de machines à laver. Pour ma part, je l'aime bien... »

Dans l'esprit de Sigbjörn W., voyage Martin T., et dans l'esprit de Martin T. (tous deux étant exaltés par l'alcool acheté à Curaçao) voyagent tous les auteurs qu'il a lus et aimés, dont la présence est invoquée au milieu des éléments qui sifflent et cognent. « Lames énormes, montagnes coiffées de neige, mais le vent souffle à l'arrière, de sorte que c'est la mer qui nous suit. Le Diderot la chevauche magnifiquement (mais avec un roulis tel que dans la cabine tout se heurte avec fracas)... »

A cette lecture par extraits, aussitôt écoutée avec attention, reçue, une certitude : là, se rencontre quelque chose de salubre, comme vent dans les pages, une possibilité de respirer mieux (tant de fois le souffle du lecteur s'épuise !). J'ai donc trouvé le livre quelques jours après et, lampe douce, confort du lit avant la nuit, suis monté sur le *S.S. Diderot*. Il s'agit de *La traversée du Panama* dans la traduction (par Clarisse Francillon et Georges Belmont) du *Hear us, ô Lord...* (« Écoute notre voix, ô Seigneur... », Papyrus Maurice Nadeau.)

Durant le passage du canal, une colonne d'explications historiques longe chaque page dont elle occupe un tiers en largeur, mais pour le principal c'est à l'intérieur du récit lui-même que Malcolm Lowry inclut diverses digressions, conversations, citations, et ces voix se mêlent à celles de la tempête qui manque de les noyer, aux bruits métalliques du bateau lui-même qui les écrase (« de la chambre des machines, en bas, montaient d'incroyables cognements, sifflements et battements accompagnés, Dieu sait pourquoi, à intervalles réguliers... d'un fantastique tintamarre de marteaux qui s'interrompait toujours au bout d'un instant. Sans doute concernaient-ils plus ou moins l'hélice... ») Il y a un risque pour le bateau, « soudé à l'électricité » : qu'il se scinde en deux. « Le vent file maintenant à 100 milles à l'heure » (185 km), la coque est assaillie par les vagues « et, après chaque coup, une colonne d'écume fume plus haut que le fanal du mât de misaine ».

N'être pas du tout amateur d'eau, ou de voile, encore moins de tempête en mer, donne garantie que ce n'est pas le sujet qui requiert. L'aventure est dans la façon de dire, laquelle ne rentre pas au port, tellement ouverte : le regard intérieur du lecteur n'arrête plus de sillonner les airs, cherchant à trouver la transparence. Tout juste pourrait-on se réjouir d'une gageure, déjà rencontrée ailleurs, celle de tout faire passer à la fois selon la suite décousue des idées, attendrissements ou imprécations d'un écrivain pour l'heure cramponné d'une main au pupitre contre lequel il griffonne de l'autre (« nous n'avons pas dormi depuis deux nuits... Impossible de se coucher, même de s'asseoir »), mais le vrai surprenant c'est que ce mélange n'est pas fait par un tressage régulier, harmonieux, entre les différents brins. Au contraire, d'inégale longueur et sans ordre apparent, séquences du journal ou réflexions surgissent comme l'oiseau qu'on découvre posé sur la barre de hune et qui, soudain, s'efface dans le ciel aussi mystérieusement qu'il en était sorti, ou comme des paquets de mer bouillonnante qui balayent le pont dans l'Atlantique : sans cesse interrompu, le récit fait semblant de n'être pas construit.

« Par 9 nœuds nous arrivons au phare de Bishop, Angleterre, le 17 décembre vers 11 heures.

S.S. Diderot, quittant Vancouver le 7 novembre, quittant Los Angeles le 15 novembre en partance pour Rotterdam. »

Ayant logé ce livre sur les étagères, j'ai dû plusieurs fois, après des mois, y retourner. Voir, essayer de voir comment ça tient, cet entassement vertical en perpétuel déséquilibre et qui « chevauche magnifiquement » la phrase. Ailes étroites, longues, des albatros, pistons de bronze qui chantent, martèlent, l'écume vole autour de mes oreilles, j'oublie à chaque fois de comprendre pourquoi ce récit de mer me hèle.

*

L'avion s'étant posé à Djerba, il faut tout de suite monter dans un car pour gagner l'hôtel sur le continent. C'est la nuit. Les premiers palmiers, les premiers coins de maisons blanches sans toit sont ceux que les phares tirent de l'ombre pour un instant. Le car double un burnous au capuchon rabattu qui fonce en vélomoteur. Le conducteur, un chandail jeté sur les épaules, manches nouées autour du cou, ramène le corps du lainage sur sa tête : vêtu à l'européenne, il se refait un capuchon. Pour qui a cru que la djellabah, la gandourah, le burnous épais contre le gel des nuits étaient vêtements essentiels, ce geste marque — jusqu'à en sourire — une entrée, enfin, dans ce Maghreb convoité depuis si longtemps comme vivante porte du Sahara. Entre l'hôtel et la mer, même la position de la demi lune semble étrange, mais l'obscurité d'où ne sortent que bêlements de moutons et aboiements de chiens empêche de rien voir au-delà des arbres éclairés du jardin.

Ce n'est que le lendemain, 28 décembre, que furent au jour plein de soleil admirées les couleurs criantes des habits féminins, touché, soupesé

dans la main, au bord d'une route, le sable roux et fin qui semblait sable de désert, suivi en voiture un chameau, le premier, qui courait à grandes enjambées, attaché derrière un tracteur... Nous partions sans tarder le matin, déjeunions de dattes et de clémentines pour ne rentrer qu'à nuit tombée, nous dirigeant non point vers la mer comme la plupart des visiteurs mais à l'est et au sud le plus loin possible en direction du désert (qui ne commence d'ailleurs qu'en Algérie). Dans les rares moments passés à la chambre d'hôtel, je lisais *Amyntas* de Gide.

Notes prises au cours de divers voyages dans le Maghreb de 1896 à 1904, publiées d'abord en 1906 puis en 1926 chez Gallimard. Ce livre avait été emporté en souvenir des *Nourritures terrestres*. A cause du ton, de l'emphase des *Nourritures*, l'ouvrage semble devenu illisible, mais par reconnaissance pour une poésie qui avait porté le brandon à mon adolescence, je voulais que Gide fût un peu du voyage. L'écriture, au contraire, d'*Amyntas* est très simple et (comme celle de *Si le grain ne meurt*) elle n'a pas vieilli de façon caricaturale. Ces « *Feuilles de route* », selon le titre de l'une des parties, sont — précisées par une date ou un lieu mais toujours brèves — des réflexions, des paroles entendues, des scènes observées, aussi bien qu'un son de flûte, une odeur, ici ou là une pierre, une plante, et surtout de nombreux paysages, terre et ciel.

Ayant un peu lu sur l'Afrique du Nord et le Sahara, et regardé évidemment des images, cette entrée tardive sur le continent, dans un contact encore très superficiel avec la Tunisie, ne me faisait rien découvrir à proprement parler. Pourtant, j'étais sans cesse surpris et amusé de voir par mes yeux ce que je savais exister. Ces rencontres baignaient dans une lumière pure, celle de l'hiver, et plus encore — qui ne passe point par les livres — dans un parfum d'épices, de terre, de feuilles odorantes... un mélange tout à fait inconnu porté par l'air frais et ensoleillé, où la respiration ne pouvait qu'être exaltée.

En parallèle, quelques pages lues matin et soir, les impressions de Gide.

A El Kantara : « Un souffle infiniment léger touche les palmes ; une fumée bleue monte de chaque maison de terre... Village aux rues étroites ; aucun luxe ici n'oblige aucune pauvreté de se connaître... entre les lourds piliers sans style de la salle peu éclairée, des formes dansent, grandes, non point tant belles qu'étranges, et excessivement parées. Elles se meuvent avec lenteur. La volupté qu'elles vendent est grave... Le cafetier apporte le café dans une très petite tasse où l'on croirait boire l'oubli... »

A Biskra : « Les tombes blanches des marabouts seules éclairent ; puis, indistinctement, les autres tombes, couleur de terre mêlent leur poussière à la nuit. Des palmiers bordent le cimetière ; à leur pied, l'eau des seghias s'écaille sous la lune en passant. Aucun chant, aucun parfum, aucun murmure ; la grave poésie de ce lieu, de cette heure, est faite de mortel dénuement... La route traverse le village. Tout dort. Dans les maisons d'argile gris de cendre, pas une lampe, pas un feu... Puis les derniers palmiers s'espacent ; et ce douteux rêve de vie qu'était la dormante oasis nous abandonne au désert, à la nuit... La plaine — que le sel argente — sous la lune reluit faiblement... :

Gide emprunte « cette espèce de char à bancs, qui fait en quatre jours le service de poste entre Biskra et Touggourt » : « un peu de sable fin maintenant épaissit la route. Les roues creusent : les chevaux peinent, nous descendons ».

Je me suis arrêté pour regarder le sable qui — venu d'où ? — traversait une route moderne : souple, mouvant, insistant comme une bête donc un peu inquiétant, mu par un infime courant d'air au ras du sol que nous n'arrivions pas à percevoir. Est-ce qu'au retour la voie ne serait pas coupée ?

Enfin, au terme du voyage (c'est en décembre 1900) : « A l'horizon de gauche, la fine ligne de l'oasis qui se poursuit depuis M'garine... A droite, rien ; le sable d'or qui rejoint l'or vibrant du ciel. Devant nous, l'importante Touggourt. »

Petites pages (10 cm sur 15,3), c'est l'ancienne collection blanche de la NRF au format Tellièrre, paragraphes courts, phrases d'une savante sobriété, l'exploration qui en est faite, presque sur place mais soixante-dix-neuf ans — mois pour mois — après que furent prises ces notes, offre un contrepoint presque fraternel (malgré le personnage qu'est Gide) aux sensations nouvelles reçues pendant une promenade même brève et banalement touristique dans le sud tunisien. Aimanté lui-même par le Sahara, le lecteur se plaît à écouter : « Ce matin, levé dès cinq heures, j'ai, quittant l'oasis, marché dans le ravin, irrésistiblement attiré malgré tout vers le sud. Le pays s'est fait de plus en plus rauque et âpre... » Gide continue : « Le bruit que je faisais était tout égaré dans ce silence... L'angoisse n'est qu'en nous ; ce pays est au contraire très calme, mais cette question nous étreint : est-ce après, est-ce avant la vie ? »

Une autre fois : « Je me trouvais tout à coup très loin, très seul, dans la plus informe des plaines et sur quoi s'avançait la plus inhumaine des nuits. »

Deux fois par jour, donc, même sur quelques lignes, enchantement par une langue dont les tournures, aussi denses que légères, sont souvent parfaites. C'est ainsi que le choc fut inscrit dans la mémoire d'une note commençant par « *ce matin, il fait gris...* » devant laquelle avait été profondément ressentie, avec toute son évidence confuse, la merveille — entre auteur et lecteur — d'une communication posée sur presque rien et que le temps paraissait avoir bonifiée. Certes, se croisaient là une attirance inquiète pour l'Afrique du Nord, un certain intérêt pour Gide lui-même, de la sympathie pour l'amour qu'il manifeste envers ce pays, l'état de réceptivité enfin dans lequel le début du livre avait pu mettre son lecteur... mais une remarque aussi banale était émouvante par son ordinaire même, qui sautait le temps avec fraîcheur (elle faisait présent un ciel d'il y a soixante-dix-neuf ans). Alors que le livre contient quelques déclarations de l'auteur, notamment sur la tentation de se fondre au pays (« Je voudrais être cet Arabe, et que ce qui l'attend n'attendit »), c'était, avec discrétion, une note exprimant la conscience d'être là, l'attention presque heureuse portée à

toutes choses, dans la vie d'abord puis dans l'écriture ensuite, grâce à quoi s'étirent les terres et les nuées. Exemple, elle a pu donner un instant, et avec force, la révélation que ces simples mots portaient autant que d'autres — et tout d'un coup c'étaient eux — le projet de ce livre intime où toutes les sensations sont recueillies, où la main qui écrit reste près du corps, où la phrase pourtant, à tel ou tel détour, s'ouvre sur de vastes incertitudes comme une ruelle de l'oasis débouche en face du désert. Et ces simples mots, ne peut-on supposer qu'ils aient manifesté alors, à travers leur limpidité, au moins sous une de ses faces l'essence de la littérature ? Or, cette petite phrase, « ce matin, il fait gris... », recherchée sur toutes les pages ces jours derniers n'y est pas. Passé le premier tiers, et c'est bien là que le souvenir la localisait, il y a ceci : « Mercredi, midi. Des bandes grises sont montées du Sud. Pendant deux heures le ciel s'est couvert de nuages ; puis vers le Sud encore... »

Bon, la lettre n'en était pas exacte mais l'esprit de la note point trop faussé tout de même ! « Parfois un nuage passe, flocon blanc ; il hésite, se défait, s'échevèle, se laisse absorber par l'azur. » Ce petit livre contient un petit nuage et sous le petit nuage s'étend certainement le désert. La phrase dans sa mémoire s'évapore, mais le sentiment reste d'avoir imaginé — ou peut-être même entrevu — une sorte d'immensité.

*

« Le grand-dire », sous-titré « Pour contribuer à une relecture du Pseudo-Longin ». Si j'ai ouvert en avril 1984 la revue *Poétique* qui offrait un dossier « Archéologie du poétique », c'est pour ce texte de Michel Deguy. Je l'ai traversé sans trop le comprendre et pourtant avec une sorte de joie enfouie. Plus précisément, ces pages auraient voulu que, n'ayant étudié ni le grec ni la philosophie, je leur consentisse beaucoup plus de temps que je n'en ai pris pour les lire et même les relire. M'apercevant que « Le grand-dire » est un chapitre du livre *Choses de la poésie et affaire culturelle* que Michel Deguy a publié chez Hachette en octobre 1986, je me dirige tout droit page 77 à la recherche de mon impression première.

Michel Deguy raconte qu'un auteur allemand, Ernst Robert Curtius, dans un ouvrage de 1956 « élève tout à coup, sur un ton personnel bouleversé, une plainte relative à la fortune de Longin ; il parle de la singularité, j'allais dire absolue, du *Peri Hupsous*, mal traduit en *Du sublime*, et dont nous ne connaissons pas l'auteur (" Longin " est comme un pseudonyme) ».

« L'apparition du 1^{er} siècle de notre ère de ce Grec inconnu tient du miracle », crie E. R. Curtius. « Or, le livre de l'Anonyme est un livre quasi perdu, quasi non lu... », murmure M. Deguy. « Livre... dont Curtius ne dit presque rien non plus, et que j'évoque ici à travers lui, comme mémoire de ce qui serait... une pensée cherchant *le haut*, à tirer la pensée vers le haut. Qu'est-ce que le *haut* ? »

Un peu plus loin la précision que « l'auteur du *Peri Hupsous* n'est pas le

familier de Zénobie reine de Palmyre... » (qui, lui, s'appelait bien Longin), pour l'instant nous ne savons rien encore du personnage ni de son action mais, vivement, quelques phrases à la fois suggèrent et retirent la contrée inconnue où va se situer l'aventure : « L'originalité, intacte d'une telle œuvre, manquée, oubliée... tient ce qu'elle peut, a pu, ne pas être reprise, capitalisée ; a pu être perdue, a failli disparaître, et continue de le faire. »

L'opposition manifeste « entre la basse fortune... du livre du sublime et son haut propos... » est-elle « effet de hasard... ou signe qui fait corps avec la nature de la chose sublime, laquelle défierait l'interprétation... » ? Et même : « sa déformation caricaturale, *la grandiloquence*, lui faisant un masque le plus ressemblant », celle-ci ne nous aurait-elle pas caché un discours sur le sublime « mieux encore que l'ignorance ou l'oubli simple » ?

Je me tiens à la lumière d'une fenêtre sur cour : est-ce alors envie de marcher, manque d'étendue et de paysages ? au bout d'un moment de lecture le « Grand-dire » me paraît toujours se changer en récit d'aventure...

Quant à l'auteur du *Peri Hupsous*, « le voici devenu Pseudo et Anonyme ». Nous savons seulement « qu'il vécut au 1^{er} siècle, dans l'empire romain dépaganisé » et, par conséquent, « à des siècles de distance du monde homérique... ». Car ici, dans son ouverture qui se déplie par sections comme lunette d'approche tirée du sac, l'étude laisse entendre que le temps d'Homère sera évoqué, peut-être même, insondablement antérieur, celui dans lequel Homère a placé les événements primordiaux, où « les hommes et les dieux s'échangeaient », beau raccourci de M. Deguy ajoutant : « Le rapport fasciné de Curtius à Longin (et qui fut dans mon cas le mobile de la lecture) serait-il lui-même, aggravé, la répétition... du rapport de Longin à Homère ? »

L'horizon sans cesse reculé devant les pas du lecteur avoue combien lointaine est la région, et d'autant plus inexplorée.

Tandis que je suis exalté d'une façon sourde (là où les projets ressemblent à des souvenirs) par l'idée de quelque périple, d'un contact avec des cailloux, des arbres, de l'air, mon regard se rassure à détailler la scène immuable et si bien proportionnée que m'offre à tout instant — il n'y a qu'à lever les yeux — la vue sur les cours. Un vaste rectangle mais rempli, trois côtés et demi fermés par les murs ou les carreaux des fenêtres, une ouverture vers l'ouest, et le ciel au-dessus. A l'intérieur, trois ou quatre petits toits différents, peu élevés, des escaliers ou échelles de fer, des cheminées de plusieurs sortes avec mitres de brique comme des pots de fleurs rassemblés ou de ciment mais ajourées alors et surmontées d'un chapeau, le tout grillagé pour empêcher les moineaux d'y faire leur nid, le bâti métallique d'un ancien treuil qui ne sert plus, des lucarnes dans le zinc, des verrières, des gouttières, balcons, corniches, rambardes, un bout de jardin suspendu, pour l'instant vide, où les moineaux arrachent des restes de mousse, les branches dépouillées d'un Vernis du Japon situé dans la seconde cour, mais si grand qu'il se rend visible en dépassant largement une construction intermédiaire...

En fait, « le traité du *haut* est une lettre au jeune Terentianus ». Sans doute s'agit-il de conseils et le Pseudo-Longin cite Homère en exemple, tandis qu'il « regarde le passé pour refaire de l'espérance, par son dire, en

le grand-dire ». Nous voici — après quatre pages lues — au seuil non pas du texte lui-même mais de la révélation qu'en donnera l'analyse de M. Deguy. Je touche de l'oreille que la langue du pays est grecque : les mots de l'époque, entendus en italique, me sont totalement étrangers. Michel Deguy qui par moments « s'essaie », comme il le dit, à traduire lui-même, signale en note que dans la version française (H. Lebègue, *Les Belles Lettres*, mais je constate que le livre, épuisé, n'est plus au catalogue) tout concourt à imposer une confusion entre le sublime et « l'académique » (ou « l'engoncé, le collet-monté, le vernis... ») et il conclut que même « si l'intraduisible est une marque clichée du sublime (la Bible, Dante...) il conviendrait de recréer la distance entre le texte et sa traduction ». « Recréer » dit autant que la fouille de l'archéologue la marche qui creuse son sentier, qui entame, ne serait-ce qu'imperceptiblement, le paysage.

Comme on le voit, l'objet — un livre grec — vers lequel conduit cette lecture apparaît presque aussi insaisissable que son auteur. Et pourtant, quand « une des définitions du sublime nous dit... qu'il consiste dans le *di-dairein* : l'enlèvement qui fait passer », comment n'être pas tenté par l'expédition ?

Évidemment, pour devenir ou pour écrire, il n'y a de recette qu'énigmatique et lacunaire. Mais grande est la curiosité d'entendre raconter, sans être encore au risque ni à l'effort de le parcourir soi-même, le chemin tout à la fois antique et neuf, puisque peu piétiné ou à côté, susceptible de nous conduire — par le haut — un instant au-delà de nous-mêmes, en direction déjà de cet espace peut-être ouranien où se mouvaient les dieux racontés par Homère.

« La question est de savoir s'il y a un art d'enseigner cet accès à la dimension du *bathos* et du *hypsos* (profond et élevé)... Rappeler qu'il y a du sublime, c'est-à-dire du haut dans les choses à la hauteur de quoi doit se hisser le logos d'un être qui « par nature est *logique* », et enseigner comment cela peut se faire, tels sont les deux motifs que l'Anonyme noue et tresse. »

Lecture de ce voyage, ou sur l'intérêt de l'entreprendre, comme on se laisserait guider vers les frontières où peu d'occidentaux sont allés, traîneau, canoë, marche plutôt, à cause de son côté râpeux, du heurt des pierres. Et quittant le livre mon regard erre par la fenêtre ouverte devant la table, au-dessus de ce vaste rectangle, ainsi délimité et meublé en bonnes dimensions, l'air est presque incessamment parcouru de pigeons qui d'un endroit à un autre, perchoirs ou posoirs habituels, tendent leurs trajets et, pour quelques minutes au moins, s'installent à l'un des deux bouts du fil invisible, et aussi d'envols plus modestes qui sont ceux de ternes moineaux parfois pépiants. Dans le soleil maintenant revenu, toutes ces ailes, ainsi que les plumes de la queue, accrochent un peu la lumière tandis que leur déploiement les déplace au-dessus de l'ombre déjà enserrée par la vaste cour ou devant les différents gris des murs, elles s'y montrent furtivement brillantes.

Beaucoup de mots grecs surgissent alors dans les phrases et, bien qu'ils soient presque toujours traduits, je me trouve *comme* à l'étranger (pour jouer d'une notion chère à Michel Deguy). Beaucoup de rhétorique aussi, que je n'ai pas le temps d'apprendre, notamment parce que la lecture me tire vers l'avant, ce qui fait que je progresse dans la métaphore d'une contrée, oui, de plus en plus inconnue où *Peri Hupsous* pourrait être prénom et nom de quelque montagnard hirsute, où certains mots tels *symmorie*, *polypote*, *hyperbate* ou *ennalage*, leur italique prise dans la mousse des autres caractères, sont foulés au passage comme des noms de champignons plutôt que salués à titre de figures du discours.

Ce sont pourtant ces figures que fait lever, entre autres, le Pseudo-Longin. Les images, les figures, les rythmes... « Le Pseudo traite les ingrédients, exhaustivement repérés, comme autant de catalyseurs du tout » car, dit-il, « ... ce qui fait grands les dits comme les corps, c'est l'épisythèse des membres ». Chacune des composantes du discours, chez le poète ou chez l'orateur, devant être poussée à un point d'éclat si élevé qu'elle disparaît, fondue dans l'évidence du tout. Seulement « l'aspect complexe, intriqué, digressif du texte du Pseudo, tout en différences entre le plan annoncé et la composition effective des pages d'un document rescapé de l'histoire, dont les lacunes contingentes accroissent *pour nous* la difficulté de lecture tient à l'obscurité de la chose en question, qui est en effet celle de la synthèse ». A vrai dire « Est-elle reconstituable et descriptible, et compréhensible, la force qui, comme unification, transcourt la multiplicité, ajointe la diversité *figurale* du dire en ses discours ? ».

Il arrive qu'un pigeon — parmi eux il y a des ramiers qui ont choisi de vivre en ville — s'élançe poitrine en avant jusqu'à un sommet de l'air où ses battements interrompus le portent puis de là, toujours les bras tirés en arrière, se laisse retombant glisser jusqu'à la place où seulement pour ralentir avant de se poser il fait papillonner vite ses ailes.

Tel que le traité du Pseudo-Longin émerge peu à peu de la brume, à la fois décrit et cité par Michel Deguy, ça et là, pour quelques phrases, traduit, il ne dévoile pas encore au curieux le moyen d'emporter l'adhésion de tous (« Le sublime est ce qui provoque l'unanimité ») ou de se sentir lui-même soulevé (« une vie qui ne se redresse pas contre le mortel, n'est pas "digne d'être vécue" », écrit M. Deguy interprétant la pensée du Pseudo-Longin), mais déjà le lecteur s'est assez engagé vers ce territoire pour ne pas s'en retourner rapidement. Il aspire à une découverte aussi joyeuse qu'étrange, débordant la surface de ce mouchoir à carreaux qu'est communément une vie humaine, car « le grand-dire aura la forme de l'emporté, du rapt ».

La vue et l'imagination de tels élans d'oiseaux n'empêchent pas d'ailleurs (ou : au contraire) que devant une fenêtre ouverte sur les cours — la voix des artisans tapissiers quelquefois traverse tout en bas les pavés — la situation soit des plus casanières.

Et si, au point le plus élevé de la trajectoire il n'est pas d'espoir de se maintenir, à l'image du héros qui dans l'instant de sa mort lance une parole susceptible de résonner encore dans les siècles futurs mais ce faisant meurt

tout de même (« Nul ne reste “ en l’air ”, et du sublime la rechute est fatale. Le mort s’enterre, descend “ de l’autre côté ”, perdu »), le simple lecteur, lui, se trouve presque heureux quand à travers la broussaille des phrases fleuries de grec ou de rhétorique — Michel Deguy montre où naît le sentier — il se laisse encore entraîner par l’idée qu’en cherchant (et peut-être cherche-t-il en écrivant) un « état exalté du langage primordial », il pourra sinon participer à l’Harmonie (que la musique, en ses plus paradisiaques accords, évoque) du moins approcher une contrée — dans la langue — si haute qu’il ne doit être sûr de l’atteindre jamais : sans chute l’ascension, sans déclin la ferveur...